

Qu'elle ait eu d'excellentes raisons pour adopter cette voie, il n'y a pas à douter ; nous avons en effet en présence de nous deux nations dont l'une a pour ainsi dire donné naissance à l'autre : même race et même religion, similitude de langage et d'institutions, tout devait concourir à unir ces deux peuples : l'on peut dire que cette union diplomatique et puissamment économique n'a été que le complément du développement commercial et industriel de ces deux nations, et le corollaire obligé de leur expansion à outrance d'où est né cet impérialisme anglo-saxon qui menace de déplacer l'axe du monde.

A-t-elle bien choisi ? Le temps, ce juge souverain, en faisant son œuvre se chargera de nous apprendre si elle n'aura pas à regretter plus tard la voie où elle s'est engagée, et si les hommes d'état qui lui ont tracé cette ligne de conduite en préférant pour elle la politique des mains unies à la politique des mains libres ont eu une conception bien nette de la situation présente et une précision assez claire des éventualités futures.

Il semble que depuis 1896, c'est à dire depuis l'avènement du parti républicain, la diplomatie américaine ne se soit épargné aucun effort pour frapper l'imagination des chancelleries européennes, espérant ainsi donner un relief extraordinaire à la mission diplomatique des Etats-Unis dans l'histoire du XXe siècle.

Leur politique extérieure assez jeune pour ne douter de rien a fait maintes fois preuve d'une telle désinvolture que l'Europe, prise de certaines inquiétudes, a dû à des reprises différentes imposer son influence apaisante et calmante en présence de l'attitude et de l'action excessive du gouvernement américain.

Serait-il, que désireux de déplacer les responsabilités le cabinet anglais au lieu d'enseigner à la diplomatie américaine l'art de réfléchir mûrement avant d'agir, ne s'en soit fait, de cette diplomatie impatiente d'occuper les cent voix de la renommée, tout à la fois l'arme de défense de l'expansionisme britannique et l'instrument d'attaque de l'impérialisme anglo-saxon.

C'est en effet avec la clarté de l'évidence que l'on aperçoit le cabinet anglais dirigeant la politique américaine par l'intermédiaire et en la personne de son ambassadeur Lord Pauncefoot, dont le mandat renouvelé par deux fois successives en dépit des traditions de la chancellerie anglaise n'a pas manqué d'éveiller la juste méfiance des cabinets européens.

Qu'en 1898, au moment où l'Espagne contrecarrant au Maroc les intrigues britanniques et menaçait de créer à Ceuta un second Gibraltar qui eût paralysé la forteresse anglaise, l'Angleterre eut jeté contre elle le colosse américain, le fait est indéniable, ces expédients inavouables ayant toujours été l'apanage de la chancellerie britannique ; l'Espagne une fois vaincue abandonnait les Antilles aux Etats-Unis